

ENFANCE



(poèmes)

Jeanne Rivancour

UN

LA MAISON NORMANDE

Un coup de vent

Un coup de dent

Un coup de grâce

Et le temps

Lentement

S'efface...

I

L'enfant ouvre la porte. Il s'élanche dans ce couloir obscur qui se termine, il le sait, par la trappe très très sombre de l'escalier. Le parquet, soigneusement encaustiqué par l'ordonnance, luit un peu.

L'enfant glisse sur ses pieds chaussés de feutre. Il sent qu'il ne s'agit pas d'une surface plane et rassurante, mais d'un univers mouvant. Il est vaguement effrayé à l'idée que ces lattes, pour un rien, vont basculer vers lui. L'empêcher d'avancer vers la porte de l'autre chambre qui est la chambre de la mort mais on ne le sait pas encore. Il va vers cette porte en toute tranquillité, porté par son rêve.

Le rêve scintille. Il se manifeste avec une telle acuité que le réel n'est plus.

L'enfant écoute et voit ce qui jaillit du plus profond de sa personne.

Sourd.

Aveugle.

Ebloui.

II

Cornes d'abondance
de l'enfance

Corbeilles d'or
où s'entremêlent
tout ce qui ne s'enseigne pas
et tout ce qui ne se reconnaît pas à l'usage.

Corbeilles d'or
où la magie n'a pas de nom.

Corbeilles d'or
où la magie enfin charnelle
est source de frémissements obscurs.

Corbeilles d'or
étalées dans le noir,
peuplant la nuit
de mille et cent et un trésors
qu'on n'ose pas toucher
de peur
de les démultiplier
encore.

Jardins de poésie
où la chair est lumière.

Jardins de poésie
où la chair
ne ressemble plus à la vie.

Labyrinthes
où s'effiloche la trame
de quelque vieux récit oublié.

Oh ! labyrinthes ! labyrinthes !
où dansent de vraies images
éperdument sonores !
Des images prisonnières !
Enfermées à jamais
dans un petit temple clos...
Rythmées
au battement secret
d'une artère...

III

Aux yeux du souvenir la chambre est devenue blanche, elle est devenue froide. Mais c'est un lieu d'innocence.

Il y avait des bouquets sur les murs (je crois), un grand lit de métal et une fenêtre donnant sur un jardin.

C'était une bonne chambre normande, arrangée pour le sommeil. Une chambre d'amis.

La mort, ce soir-là, n'a pas franchi le seuil de cette chambre. Il s'en est fallu de peu mais elle est restée sur le palier. Elle a attendu dans le sombre couloir qui va se perdre dans la trappe de l'escalier.

Elle a secoué la porte. Elle l'a ébranlée à la façon d'un vent d'hiver qui serait venu d'un pays lointain, mais d'un pays bien réel. Un vent briseur de rêves. Un vent cruel.

Le lit avait pris la forme d'une montgolfière. Les couvertures étaient tendues sur des arceaux de fer pour ne pas entrer en contact avec le petit corps tordu de souffrance.

Et l'enfant, que la maladie a rendu sourd, n'entend pas le battant de la porte frémir, frémir contre l'huissierie. Il grelotte.

Mais il est sans méfiance. Il s'en va... Il le sait... Il se laisse entraîner vers les lieux interdits.

Son sommeil est très lourd. Plein de rêves très blancs où des personnages qui ont tous de grands nez osseux déambulent en silence.

IV

Dans la maison normande l'absence de la mère attristait la lumière.
L'enfant errait. Il se réfugiait parfois dans les latrines.

Comme Rimbaud.

Il grimpeait sur la lunette. Il se hissait sur la pointe des pieds
pour que son regard soit à hauteur de la lucarne. A travers la vitre
il observait la cour de la caserne : de minuscules soldats semblables
à des marionnettes brunes s'agitaient en cadence, jambes et bras
manipulés par une voix invisible.

Ou encore il quittait la maison.

Au pied du mur de caserne il y avait un verger ivre de liberté où
personne ne venait jamais.

L'enfant s'y rendait en secret.

C'était un verger plein d'odeurs de pommes, et là, quand vous y étiez
le soleil vous apprenait la beauté verte.

L'enfant aimait se sentir seul dans cet endroit de paix. Un silence
nourricier se mêlait amoureusement aux senteurs de la terre, à peine
troublé par le vol des guêpes. Juste un petit bruissement au-dessus
de l'herbe...

Juste un petit bruissement... Et ce bruissement accompagnait en
sourdine quelque chose d'étrange.

Quelque chose qui montait... qui montait...

Quelque chose venu du plus profond du corps de l'enfant.

Quelque chose qui s'échappait de ses lèvres entrouvertes.

Une mélodie ?

Une offrande ?

Un exaltant vouloir vivre s'emparait de l'enfant qui ne savait plus
très bien où il était.

Alors, pour occuper son corps, il sautait à cloche-pied sur de
grosses pierres plates.

Voilà...

Et l'air qu'il inspirait à pleine poitrine dans l'espoir de s'envoler
jusqu'à la cime des pommiers, l'air magique du verger s'exhalait
ensuite de sa bouche.

C'était comme un rêve sonore que de petits spasmes de glottes
modulaient timidement.

Juste de quoi ne pas avoir peur.

V

Toutefois l'enfant n'avait jamais peur. Il avait seulement peur d'avoir peur.

Une imprécise divination du mal, en quelque sorte.

Il le savait. Personne ne le lui avait dit mais un don mystérieux assurait sa protection.

Il y avait un endroit, connu de lui seul, où rien de terrifiant ne pouvait se produire.

Un éden secret où le vert charnu des arbres à pommes, par exemple, était authentiquement irradié par la réplique de la lumière du soleil.

Il suffisait de s'y réfugier et puis voilà.

Là, dans cet espace clos, à l'abri d'invisibles murailles, vous attendait un bien-être pur.

Un univers à l'envers, sans fenêtres ni portes.

L'obéissance des images y était indiscutable.

VI

Mais la peur, la vraie peur sera pour la mère.

Elle est au cœur, elle est au ventre de cette femme qui se penche sur le lit, tandis que la porte frémit. La porte de la chambre normande.

La femme parle.
Qu'est-ce qu'elle dit ?

L'enfant est devenu sourd.
Il entend une sorte de bourdonnement où sifflent des s terrifiants.

Il ne reconnaît pas sa mère.

Il voit une étrangère,
et rien, rien, rien ne vient à son secours.

VII

On ne saura jamais comment c'est arrivé.
Oh ! douceur miracle du lait dans une tasse d'apparat,
une tasse de porcelaine rayée
rouge et blanc
avec un filet d'or
pour les lèvres.

Et puis tandis que des soldats kakis passent et repassent
derrière la haie du jardin normand
au mois de mai l'enfant réapprend à marcher.

Le gravier gris de la petite allée
monte dangereusement vers lui mais
il est
puissamment soutenu et guidé.

On ne saura jamais
si la mère a sauvé l'enfant
ou si c'est Dieu.

Ou mieux encore
si c'est l'enfant
qui a sauvé
la mère.

VIII

L'avare est un type laid, atrabilaire et convulsé. Voyez comme il tient bien serré dans ses doigts crochus le bien qui lui appartient. Un portefeuille usagé tout gonflé de billets. Jamais il ne pourra accepter l'idée de l'ouvrir, et d'en extraire une petite coupure. Un billet fané. Un billet rapacement épargné dans le passé. Un billet dévalué. Un billet collé à un autre billet démonétisé.

L'avare est un fumier. Voyez comme il s'assied sur sa monnaie !
Qui pourrait se douter que ces espèces sonnent ?

Oh ! ce bel argent ! Ce bel argent inventé pour donner du bon temps !
Ce bel argent destiné à être jeté aux quatre vents, dans la nature et dans les champs !
Le voici enterré au grand jamais !

Qui va oser chanter ?

IX

Quelques fous ouvriront des coffres.
Des coffres très anciens aux charnières grippées de rouille.
Un bien qui leur appartient.

Ils les ouvriront au prix d'un grand effort, sans se soucier du
bruit.
Ils dédaigneront la complaisance du miroir.
Ils brasseront à pleines mains les belles pièces d'or bruissantes
et ils jetteront autour d'eux
pour les heureux
et pour les malheureux
les trésors
de l'enfance.

X

Ohé ! l'ami ! viens près de nous !
Chantons chantons avec les fous !
Une pièce d'or
ça brille ça brille
une pièce d'or
ça vous change un décor.

Chantons encore !
Une petite fille
ça brille ça brille
une petite fille de sept ans
ça épate bien des gens.
Une petite fille brune
astigmatique et dans la lune
ça brille ça brille
une petite fille de sept ans
ça scintille au firmament.

Chantons encore !
Une pièce d'or
ça brille ça brille
une pièce d'or
ça vous change un décor.

XI

Oh ! faites que le vent d'hiver n'abime pas tout à fait
ce qui germa en mai.

Et que ne gèle jamais cet éblouissant silence
où dormait la gaieté.

XII

Dans l'ombre du silence noir, à l'heure où vient et puis s'en va
et puis revient la douce somnolence du soir, le bonheur cherche
son image.

C'est alors que naît bien souvent une madone sans visage, icône
d'or au dessin incertain où tout se tient dans la pose des mains.

Mains très blanches, il est vrai.
On en distingue tout à fait le tracé dans l'obscurité.

Elles ensèrent tendrement la petite masse ronde et laineuse et
suante de l'enfant blotti contre la masse sombre et laineuse et
suante du sein très rond de la madone.

L'image du bonheur peuple la nuit, laissant toute question en
suspens.

Et jamais je ne saurai si je rêve que je tiens encore mon petit
enfant à moi contre mon sein
ou bien
si je m'en vais beaucoup plus loin
encore
pour être enfin bien au chaud
contre le sein
de ma mère.

XIII

Histoire de rire nous allons dire
la chanson des petits garçons.
Moi, femme infiniment fanée
je veux chanter
leur séduction.
Jamais jamais ne célébrerons assez
l'animale beauté
des petits mâles
ni la gaieté
de ces virilités
encor secrètes.
Et jamais jamais
n'oublierons
cette naïveté
qu'ils ont !
Ni leur capacité à rigoler
de toute chose !
Ni leur façon de jouer
avec la prose !

Moi femme mûre jusqu'à en mourir
de rire
je veux écrire
cette passion.

Je le dis, mais c'est confidentiel,
ces petits mecs
sont un peu de sel
sur l'âme
de la femme.

XIV

Mais un soir triste, un soir sans chanson, pèse sur moi de tout son poids.
Et la vie m'apparaît, tout compte fait, comme un chaos de chair et de sang.

Tant de gens meurent au-delà des murs de verre de la prison où nous lisons, sans entendre le son, les histoires de la mort.

Est-ce de cette façon que nous vivons ?

Non !
Un lendemain très blanc nous attend, je le sais.
Un petit courant d'illusion venu de la fenêtre ouverte accomplira la métamorphose des choses.
Et le chaos de chair et de sang que nous n'avons pas oublié sera lové tout entier entre les cuisses ouvertes d'une femme en gésine.

XV

Un petit cri dans le noir

Viens ! Reviens !
Oh viens ! oh ! viens !
Viens ! Reviens !
Oh ! viens ! oh ! viens !

C'est la complainte
du nouveau-né

Cri d'espoir ou de désespoir
Va-t'en savoir

Viens ! Reviens !
Oh ! viens ! oh ! viens !

Appel vers le ciel éternel
Ou bien défi
jeté
à ce qui est
éphémère

Viens ! Reviens !
Oh ! viens ! oh ! viens !

Chaque femme
est sœur
enfin
Une douce allégresse
transperce de vives flammes
mon cœur
qui était
enclin à la tristesse

Viens ! Reviens !
Oh ! viens ! oh ! viens !

Mon ventre pleure

DEUX

LE TRESOR DES GOLCONDES

Le lit

Toujours le lit...

I

Blotti dans ce petit navire blanc inventé par la maladie, l'enfant lit et se laisse porter par le vent de l'écrit.

Il voit ce qui n'est qu'imprimé, il oublie l'abstraite réalité pour régner en paix sur ce qui n'existe pas (mais vous protégez de ce qui est).

La Chine, le Trésor des Golcondes avec ses diamants, Petite Lavande enfant très blonde et le vieux juif Salomon Hagersmith qui n'en finit pas de mourir, la farandole des Demoiselles de l'Arc-en-ciel, les Captives de la Tour Carrée, Sophie et le Général Dourakine, le Diable et son odeur de soufre, toutes les fesses de la Comtesse, l'Afrique magique, la Chine.

Le Trésor des Golcondes.

Et la mort du vieux juif que l'on peut encore réciter quand le livre est fermé.

II

Mais comment voir
dans l'abreuvoir du temps
miroir obscur
peuplé de lenticules
l'instant
où tout bascule ?

Plus tard
bien plus tard
un autre enfant
naîtra
de celui-là.

Et le gai savoir
d'antan
le Trésor des Golcondes
est encor là.

Dans l'eau noire
il ouvre la voie.

III

Il est temps
de sauver ces enfants
harnachés d'étiquettes

Ils ont été redessinés
pour représenter
l'idée qu'on s'en fait

Ils ont appris à marcher
avec aux pieds
des baskets
un peu trop grands

Leur esprit fait clic ! clic !
Il doit apprendre sans attendre
à fonctionner

Ils ont des jouets électroniques
fabriqués par des Japonais

Ils sont fait
de semences
éprouvées

Il leur est interdit
de grandir
et qui sait ?
d'exister ?

IV

Œil bleu, peau blanche, crin noir,
Une amazone a bondi
sur un vieux giron gris.

C'est parti !
Elle fend l'espace.

Regard pris dans regard ami,
à califourchon,
elle part en chasse
du très bel avenir.

Ce sera ci,
ce sera ça,
ce sera ça aussi...

Pourquoi mourir ?

V

Le passé
a-t-il existé ?

Comme une forêt
de conte de fées
ombreuse et verte
le passé
s'est évaporé.

Tout est changé.

Le passé
est évoqué
en pure perte.

VI

La mouvante ressemblance s'est installée
dans nos pensées.

La mouvante ressemblance a chassé
l'appel qui se tenait caché
au plus profond de nos émois secrets.

La mouvante ressemblance a égaré
le chant mystique, émerveillé,
de l'authentique crédulité.

La mouvante ressemblance a fini par briser
l'ombilic sacré.

Nous avons sombré
au cœur de cet océan plastifié
et dans un crissement de papier froissé
la mouvante ressemblance a tout gâché.

VII

Pour égayer une journée sans musique, pour oublier l'œil cathodique
ils partiront en pique-nique,
ils prendront d'assaut
le château historique.

Il est là, au sommet du vallon, il n'est pas loin de la maison.

Un, deux, trois, main dans la main, ils marcheront avec entrain.
Ils suivront un chemin où seul le pied humain
a laissé trace.

Voyez, dans le lointain, sur d'imposantes assises grises,
la tour décapitée répandre son ombre de paix.
Voyez les meurtrières, voyez les petits créneaux,
voyez le ciel.

Ils bondiront sur des cailloux un peu fous.
Ils chanteront une chanson qui traînait là dans les buissons.
Ils riront.
Ils brandiront un panier plein de nourriture, un panier d'osier
comme on les faisait dans le passé.

Ils arriveront au pied du donjon.
Ils entreront, ils sortiront,
ils feront le tour des fondations,
Ils crieront.
Ils hurleront.
Et les pierres, les pierres,
répercuteront tous ces sons.

Ils oublieront que le donjon est usé par les ans.
Ils oublieront que le donjon a peur du vent.

VIII

Etait-ce le soir ?
Etait-ce le matin ?
Quelqu'un a voilé la fenêtre,
quelqu'un a voilé le miroir.
et quelqu'un a fait taire le temps.
Le lourd balancier de cuivre devenu immobile
a perdu ses éclairs de soleil.
Tout s'est figé soudain en étrange sommeil.

Plus un bruit dans cette pénombre austère
qui vénère
un lit.

Sur l'oreiller blanc repose une statue inconnue
enveloppée d'un suaire.
Seul le visage est nu,
irradiant un mystère absolu.

On le croit sculpté dans la pierre
mais on sait bien qu'il n'en est rien.

IX

Une fois,
c'était en juin,
et de belles hirondelles noires
bousculaient la pureté de l'air,
tandis que les roses
entrouvraient le calice des choses.

Une autre fois,
c'était en décembre,
et le vent très doucement
puis violemment
a donné vie au paysage,
les arbres figés en hivernale nudité
se sont mis à danser sur place,
tandis que s'élevait dans l'espace
la parole des éléments.

Chaque fois,
c'était un souvenir
d'enfance
qui rythmait
le mouvement,

X

N'allez pas croire que la mémoire
habite tous ces vieux grimoires
rangés dans des armoires noires.

La mémoire est un trésor
blotti dans notre corps.

Sensuelle, personnelle,
magique,
fidèle et infidèle,
narcissique,
la mémoire nous appartient.

Elle est notre bien
et nul n'y peut rien.

XI

Homme ou femme, peu importe à présent.

Quand les ans ont jeté la beauté dans l'étang
à quoi bon un miroir ?

Qui aime voir ces crins drus cisailés de blanc ?
Ces cuirs secs tailladés par le temps ?
Ces décombres ?

A quoi bon un miroir ?
Peut-être... mais sans lunettes...

Sans lunettes le tain soi-disant obscurci
mystérieusement s'irradie,
il réfléchit une ombre
dont le contour s'affermit.

C'est l'enfant d'aujourd'hui
qui dit sa prédilection pour le gris.

Homme ou femme, peu importe à présent.

Quand l'œil n'est plus ce qu'il était avant,
pourquoi pas un miroir ?

XII

Une fois encore le lit
sera un navire blanc

La chair flétrie par les ans
deviendra un berceau
pour quelques passereaux

L'oreiller froissé
sera un réservoir
d'histoires,
le drap, un bouclier
posé sur trois ou quatre nez,
et par mépris des avions
l'édredon rond
deviendra une montgolfière

La fenêtre grande ouverte
mêlera le chant des oiseaux
le chant de la terre entière
à l'incommensurable beauté
de ce qui n'a jamais existé

TROIS
VERS LE CERISIER....

Il a mis sa main
dans ma main

I

C'était en mai,
nous allions vers le cerisier
et soudain
il a mis sa main dans ma main.

Oh ! écoute !
Tristes ou gaies
les histoires d'amour se ressemblent toutes

Ce sont des naufrages
avec ou sans orages.

Le cœur est immergé.

II

Sous le sapin de fin d'année
près de la cheminée
dormait
le camion bleu.

Nos voix prenaient
un essor feutré,
un essor contagieux,
car sous le sapin de fin d'année
dormait
le camion bleu.

Nos yeux s'emprisonnaient
pour refléter
notre secret
car sous le sapin de fin d'année
dormait
le camion bleu.

Et le jeu. continuait.

III

Comme un vol de colombes
jailli d'un brasier caché
l'œil de l'enfant
nous contemplait

Nous avons tressailli

Ainsi va la vie

IV

Enfants de la magie
entendez comme résonnent
vos coups de cœur vos coups de cœur

Que nul ne s'étonne
de ces bonheurs
cachés

Le temps d'un baiser inventé
l'univers a explosé
sans que frémissse
l'inexploré

Au hasard d'un regard
l'éther a subjugué vos sens

Le ciel s'est fissuré
d'excès de chair et de délices
et vous voici désincarnés

Enfants de la magie
entendez comme résonnent
vos coups de cœur vos coups de cœur

V

A la fin de ce vers le silence
vous est donné comme un baiser

Quand expire le son où tant d'incandescence
n'en finissait plus d'exploser
Quand expire le mot où tant de turbulence
subtilement s'apaisait
Il se fait tard
on se tait

Mais ce n'est qu'un effet
du hasard
un effet de l'art

A la fin de ces vers le silence
vous attend en décembre ou en mai
En hiver ? En été ?
Qui le sait ?